

journalier de l'homme de bien. Comment se fait-il que, sortant de cette presse toujours froissé et souvent meurtri, je ne revienne pas à ce livre qu'il ne m'oblige à rentrer en moi-même ? Dire que je deviens humble avec ce livre, ce serait mentir. Les saints même n'ont pas une entière persuasion de leur humilité. Mais j'ai une vue du monde plus juste, plus nette et plus tranquille. Je croirais volontiers que la vanité et l'aigreur m'offusquent un peu moins le sens, et que "ce pacifique," comme il s'appelle lui-même, *pacificus*, me renvoie à mes semblables pleins de la bonne volonté de la bonne volonté de les supporter et de me faire supporter par eux. Et surtout j'ai la mesure de mon petit individu. Est-ce être humble cela ? Hélas ! non ; on est encore à cent lieues de la chose. Néanmoins, pour un séculier, c'est un petit commencement. Vous voyez bien que ce livre n'opère pas que sur des religieux, et qu'il n'a pas été écrit pour le cloître seulement. L'Eglise, le cloître, le siècle, tout ce qui prie, médite ou agit, les détachés et les affairés, ceux de la cellule et ceux de la place publique, aucun homme n'a le cœur si pur, l'entendement si net, la volonté si droite, que cela le dispense d'aller à cette école de vertu si parfaite, de sainteté compatible avec la chair, de prudence séculière et résolutive. On se laisse tout dire par ce livre et principalement les choses qu'on ne veut pas ou qu'on ne sait pas se dire à soi-même. On se confesse à ce bon disciple du Christ, sans penser qu'on est là agenouillé devant le plus perspicace et le plus miséricordieux des confesseurs. On lui débite bonnement ce qu'on a sur la conscience. Il vous fait chercher et trouver de vous-même bien des peccadilles et des petites vilenies dont vous vous croyiez exempt. Ah ! il ne fait pas bon aller à ce confesseur, quand on s'est jugé homme de bien, et qu'on s'en est administré à soi-même le brevet ! Il vous force à en rabattre terriblement ; et je sais certain chapitre vii du livre IV de ma petite édition, *De discussionem propriam conscientiam*, qui ne vous laisse pas dormir d'un somme bien tranquille, après qu'on l'a lu à la veille d'une communion, et même en temps ordinaire. N'allez pas à ce médecin, auquel on n'en remontre pas dans sa pathologie et sa thérapeutique, si vous ne voulez pas qu'il vous amène à lui déclarer *dicenda tacenda*.

Je cherche pourquoi ce livre, en quelque endroit que je l'ouvre, m'est si intelligible, et comment il se fait qu'il a si tôt rempli de sa lumière tout l'intérieur de mon âme. Est-ce qu'il se met en frais d'éloquence tout exprès pour moi qui suis un lettré, et qui ai fréquenté les écoles des beaux parleurs ? Est-ce qu'il me prend par mon faible de lettré, essayant sur moi la force des arguments ou le charme d'une belle diction ? Mais il en fait autant sur un homme de nulle littérature, pourvu que cet homme soit candide et bien disposé pour la vérité ; mais il touche et il persuade des femmelettes qui viennent à lui avec une créance en Dieu, faite et cimentée, ai-je besoin d'ajouter, avec la charge de soucis et de maux sous laquelle toute créature humaine gémit et se sent près de succomber. *Venite ad me omnes qui operati estis.....* Qu'est-ce donc que ce discours de l'imitation qui est sur-le-champ compréhensible pour tout le monde ? Ni les rhétoriques, ni les poétiques ne nous y ont préparés. La persuasion s'opère en nous comme d'elle-même et par la vertu immédiate des paroles. Je ne m'aperçois pas que cet homme, vraiment évangélique, fasse l'orateur ou, si peu que ce soit, l'homme habile avec moi. Je ne le vois pas venir avec son art de discourir et avec les rets dans lesquels tout beau parleur essaye de me prendre.—*Ego doceo sine strepitu verborum, sine pugnatione argumentorum* (Liv. III, chap. xxi).—Dès que je l'ai entendu, je suis à lui. Je lui sais gagné par tout ce qu'il sait de moi mieux que moi-même et d'une science plus spirituelle. Il cherche si peu à m'endormir sur les deux ou trois affaires

capitales dont j'ai à m'occuper ici-bas, et qui sont, je pense, de vivre en homme de bien, de ne cesser d'avoir guerre avec mes passions, et de tenir mes comptes à peu près au net pour le grand jour du jugement. Tant de probité et si peu de littérature, tant de vraie affection pour ma personne, un souci de mon âme immortelle si prévenant et si tendre, et une si vive appréhension que ce beau destin, sottement compromis par moi, ne s'en aille en fumée ; c'est cela qui me fait me donner à ce véritable ami, plus jaloux que moi-même du total de mon être et de ma santé morale. Il m'avertit ou il me réprimande avec une hauteur de religion et de raison étonnante ; et il ne me dit jamais rien qui me chagrine ou qui m'offense. Il me remplit de confusion sur le sujet de mes fautes ; et il ne m'accable pas du poids de ses censures. Et sa charité est si grande avec moi que je ne mets plus de mesure à mes aveux. Ah ! il est bien établi, lui aussi, dans la charge de médecin des âmes. *Celestis medicus animarum*. Je ne lui cèle aucun de mes maux intestins ; et celles des pestes que je sens le moins, parce qu'elles m'ont passé en nature, et qu'elles coulent du même cours que mes humeurs, il les rend perceptibles pour moi à l'égal des sensations les plus vives ; il y met la pointe et les feux de la douleur. Quel diagnostic profond que le sien, et en même temps quel procédé suave et pudique ! Ce médecin, vraiment céleste, a les yeux et le toucher de Celui qui a guéri l'aveugle-né, et qui a relevé la femme adultère abattue dans la poudre du chemin. *Tu solamen pressuræ* (liv. III, ch. lv). Il n'y a pas, après l'Evangile d'où ce livre est sorti tout bon et tout vrai, une pharmacopée des âmes comparable à celle-là pour les propriétés, les vertus et le mélange des simples. La médecine des corps fait tant parler d'elle aujourd'hui, et même elle affecte de telles capacités et une domination si nouvelle dans la morale, dans la morale des nerfs, que nous pouvons bien de notre côté vanter un peu la médecine des esprits et les guérisons qu'elle opère.

Il faut avoir été de la troupe des malades que ce bon guérisseur a rennis sur pied, pour pouvoir se bien rendre compte à soi-même du pauvre état dans lequel il vous a trouvé, et de la santé, hélas ! toujours précaire, dans laquelle il vous a rétabli. C'est votre convalescence qui lui est particulièrement précieuse. C'est votre grande faiblesse qui met en travail ce prodigieux génie de direction, et qui le rend si inventif contre les rechutes. Je défie bien un homme, un peu capable, de se regarder dans son fond (je ne parle pas d'un religieux pour qui c'est une occupation et une vertu d'état) ; je prends l'un des nôtres, un séculier, un combattant, un blessé de la vie contentieuse ; et je le mets au défi de dérober quelque partie que ce soit de sa personne au coup d'œil et au toucher de ce maître guérisseur. Avec lui, il n'y a grimaces qui tiennent, ni fausse pudeur, ni manière de lui marquer et de ne lui marquer pas l'endroit où vous souffrez. *Passionum tuarum miserias...* Où souffrez-vous ? Dans votre vanité ? La vanité est le mal du plus grand nombre. Il pousse partout, comme la folle-avoine ; et partout, il fait mourir la bonne herbe. Il a des racines ténues et misérables, qui se nourrissent de rien. Les vents en répandent la semence par la campagne. Vous l'ôtez d'ici, il reparait par là-bas. On le contrarie et on le gêne bien un peu ; mais d'en nettoyer tout à fait le cœur, cela ne se voit pas, sinon quand le cœur lui-même a cessé de battre. Vous vivez malaisément avec vous-même et avec les autres. J'entends par là que votre condition, étroite et pas beaucoup différente de la pauvreté, vous déplaît et vous aigrit. Votre maison, votre chez-vous n'est pas, à proprement parler, un lieu de délices. Il y manque ceci et cela, et cette autre chose qui confine au superflu. C'est le défectueux qui y surabonde. Vous